

Zeitschrift:	Folklore suisse : bulletin de la Société suisse des traditions populaires = Folclore svizzero : bollettino della Società svizzera per le tradizioni popolari
Herausgeber:	Société suisse des traditions populaires
Band:	46 (1956)
Artikel:	Quand je faisais le planèron!
Autor:	Pasche, Oscar
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-1005597

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Quand je faisais le *planèron* !

par Oscar Pasche, Essertes/Oron

Qu'est ce donc qu'un *planèron*? Vous ne trouverez pas ce mot dans le dictionnaire, du moins je ne le pense pas. Un *planèron* était autrefois, dans le Jorat vaudois, un jeune employé d'une tuilerie, chargé de porter sur des séchoirs la tuile humide sortant du moule.

Il faut se reporter pour cela à 60 ans en arrière, à la fin du siècle dernier. L'endroit où j'habitais avait un sol de terre glaise se prêtant à la fabrication de briques. Le hameau comptait trois tuileries, plus une modeste fabrique de drains, demeurée en activité nombre d'années encore.

Elle était caractérisée par une grande roue en bois fournissant la force motrice qu'on actionnait en marchant dedans, ce qui était assez pénible. Une grande personne s'en chargeait et pouvait être accompagnée d'un ou deux gamins. Nous le faisions volontiers. Il y a trente à quarante ans que la fabrication des drains a cessé, mais le souvenir de cette grande roue est resté très vivace dans la contrée. On l'utilisait d'abord pour concasser la terre glaise (le malaxage se faisant à la main) puis pour actionner le moule à drains, engin dans le genre d'une machine à faire la saucisse, sauf que les drains sortaient comme d'immenses macaronis. Pour le reste, c'était assez laborieux de prendre soin de ces drains tout humides. Pour chaque pièce, un rouleau de bois d'exacte dimension devait être placé à l'intérieur, comme protection; une délicate besogne.

Mais parlons de la grande tuilière, où l'on faisait la tuile et les briques.

C'était un vaste bâtiment en bois, comprenant, au rez-de-chaussée, un grand four avec cinq fournaises, puis la place pour concasser et malaxer la terre glaise. Autour, et surtout au premier étage, des séchoirs installés sous forme de *tablars* en lattes, sur lesquels reposaient des séries de planchettes, chacune destinée à recevoir une tuile ou une brique.

La terre glaise était sortie du creux au premier printemps et mise en tas tout près du bâtiment. On l'aménait ensuite par brouettes à la place de travail, où elle était piochée, débarrassée de ses pierres et impuretés, puis passée dans le concasseur actionné par un grand manège en bois, comme on en rencontrait autrefois pour battre le blé. Le manège était attelé d'un cheval ou d'un bœuf qui tournait sempiternellement sur place. Une courroie reliait le manège à la roue motrice du concasseur.

Tout cela intéressait les gamins que nous étions. Une fois la terre glaise imprégnée d'eau et malaxée à point, un ouvrier un peu spécialisé faisait à la main chaque tuile séparément dans un moule. Un creux à l'extrémité du moule donnait la proéminence (le talon) qui devait tenir la tuile à la latte, et l'homme passait légèrement ses doigts sur la masse encore humide, pour donner ces rayures qu'on trouve encore sur les vieilles tuiles.

Chaque matin, le tuilier avait coutume de mettre ses initiales et l'année sur une tuile. Il s'était fait une marque en bois qui donnait C.C. 1895; chaque été il en changeait le dernier chiffre.

C'est pendant le travail du tuilier qu'intervenait celui du *planèron*. Ce dernier devait porter 3 tuiles à la fois, une à chaque bras et une sur la tête. On avait conservé dans la maison, depuis le passage des Bourbakis, des casquettes de soldats français, au fond assez rigide et qui se prêtaient à ce travail. Il ne fallait pas bouger la tête. Lors des premières tournées, on laissait bien tomber une tuile ici ou là, mais avec un peu d'habitude on s'y faisait très bien. Pendant les vacances d'été, nous étions trois ou quatre gamins à faire cette besogne, pieds nus, courant dans le vaste séchoir, reprenant chaque fois trois planchettes vides à rapporter au tuilier.

Nous n'allions que l'après-midi. Il y avait arrêt pour les «quatre heures». On nous apportait du café au lait, du pain et du fromage; après toutes ces trottées, c'était un régal. Puis à 19 heures, nous pouvions rentrer à la maison, un peu fourbus. Je ne me souviens pas quelle était la rétribution. Elle était bien modeste assurément.

Une fois la provision de briques ou de tuiles suffisante pour une cuisson, et les pièces suffisamment sèches, on les rangeait dans le grand four pour y être cuites. Travail très délicat non accessible aux enfants. Le maître tuilier y présidait et faisait toutes choses en ordre. La cuisson se faisait au bois. Il fallait quinze moules de troncs pour une cuisson qui durait cinq jours et cinq nuits, le feu brûlant aux cinq fournaises. C'était notre plaisir d'aller voir ces feux et, d'autre part, quand le séchoir était vide, on pouvait y jouer à la cache. On y allait parfois en bande le dimanche après-midi. De charmants souvenirs de mon enfance.

Jean des Biolles.

Prière en patois fribourgeois

recueillie par F.-X. Brodard, Estavayer-le-Lac

La langue du peuple a été longtemps chez nous uniquement le patois. Si des prières comme le Notre Père et le Je vous salue se récitaient en français, on y ajoutait des formules de prières en patois.

Du Crêt m'arrive la fort belle prière du soir que voici.